

Sortir par l'absurde de la religion*

Les barbaries qui rythment le monde musulman depuis les années 80 et qui franchissent de façon quasi continue les paliers de l'horreur et de la déraison, éloignent-elles chaque jour l'avènement d'un processus de sécularisation de l'Islam par la voie de la civilisation et de la rationalité ?

La formule magique de la main de l'étranger a de plus en plus de mal à suppléer aux échecs et aux errements d'une gouvernance despotique érigée en norme référentielle dans les pays dits arabo-musulmans. Dans ce terreau de la victimisation entretenue par les rentes multiples, les conflits meurtriers qui jalonnent d'un bout à l'autre cet espace ne seraient dus qu'aux manipulations et à la volonté de l'Occident de garder la main sur les richesses de ces territoires ou à des considérations géostratégiques dictées par les grandes puissances.

S'il est connu que tous les États dignes de ce nom, les grandes puissances mondiales en tête, ont pour devoir et mission de défendre âprement les intérêts de leur peuple, l'état de délabrement chronique de la situation économique et sociale, dans nos pays, un demi-siècle après les indépendances, renvoie d'abord à une gouvernance qui emprunte plus au moyen-âge qu'aux temps modernes.

Mais aujourd'hui, il y a plus. De l'Algérie à l'Irak en passant par la Libye, le Yémen, et la Syrie, il faut bien admettre qu'au-delà de simples intérêts économiques antagoniques qui sous-tendent tout conflit, il y a lieu de se pencher sur le fonctionnement du tissu social au regard des horreurs et des haines intra-muros qui se déchaînent et s'alimentent mutuellement avec une furie qui ne semble toujours pas induire chez les élites des pays concernés une réflexion lucide quant aux causes profondes d'une telle déchéance.

Il faudra bien, pourtant, affronter cette réalité qui tend à devenir une donnée sociologique au lieu de continuer à s'habiller d'attitudes de victimisation et de

masquer la question des stéréotypes auxquels est réduite, de nos jours, la pratique de la religion musulmane. Invoquer des responsabilités extérieures dans ces tragédies ne doit pas évacuer du débat «nos dispositions» à désacraliser la vie humaine livrées aux pulsions des «croyants modèles» pour suppléer Dieu sur terre auquel des illuminés ont assigné la mission de déboiser les humanités non calibrées pour la soumission idolâtre. Il suffit de se rendre au travail, fréquenter les transports en commun, les cafés, les gargotes ou, mieux, la rue pour savoir que cette mode contagion à vouloir régenter les vies envahit notre quotidien. C'est la logique de la surenchère pour l'accaparement de l'interprétation religieuse la plus en vogue et, souvent, la plus rentable qui a contraint des individus à renoncer à leur liberté avant de décider de soumettre celle des autres.

Dans nos contrées, la compétition pour se revendiquer des percepts de la «vraie» religion afin de légitimer des pouvoirs de fait a immédiatement suivi les indépendances ou la fin de la tutelle (défaite de l'empire ottoman et abolition du califat) sur cet espace resté en marge de la révolution industrielle et livré aux désidératas d'un modèle économique globalisé et dominé par le productivisme et l'innovation dont ces peuples sont devenus spectateurs impuissants.

Alors que le combat pour l'indépendance a été mené au nom de la liberté et que la religion, à l'instar des aspects culturels, ne constitue qu'un substrat implicite qui peut souligner l'engagement politique au début des hostilités, l'érection de l'Islam en religion de l'Etat a été partout la règle.

Cette lourde décision a donné lieu, par la suite, à une dynamique incontrôlée dans laquelle l'émergence de groupes islamistes ont disputé aux différents pouvoirs cette hégémonie sur le culte pour postuler, à leur tour, à la «vraie» représentation religieuse au nom d'un rigorisme qui nourrit surenchère sur surenchère pour virer, au final, au fanatisme. Pris

à leur propre piège, les pouvoirs se sont retrouvés dans l'obligation de surenchérir à nouveau pour récupérer les thèmes favoris des groupes radicaux. Les Etats, eux-mêmes, se sont fourvoyés dans une logique de secte et la course infernale ne connaîtra plus de limite. La restitution de la foi au temporel étant absente de tous les projets de ces groupes, officiels ou contestataires, l'irrationnel s'érige en méthode et objectif politiques où l'Algérie, plus que d'autres pays, s'enfonce d'autant plus profondément que la légitimité révolutionnaire dopant le fondamentalisme a envahi tous les secteurs de la pensée. Le débat est congelé. Il s'agit de se poser comme l'unique et le plus rigoureux des sources distribuant la vérité divine à travers une lecture de l'Islam qui occulte son itinéraire et son histoire pour en déduire une liste de codes inspirés du haram/hallal ; codes expansifs à souhait et aussi simplistes que dévastateurs dans les rangs d'une jeunesse fragilisée par toutes sortes de frustrations.

Aujourd'hui, la succession des dérives tend à faire quitter aux tueries de masse la dimension conjoncturelle défendue par les partisans d'un Islam immuable mais qui avaient encore à cœur de ne pas assumer l'épuration comme pratique culturelle et nécessité stratégique.

Tout esprit rationnel doit condamner ces massacres avant de se lancer dans le débat sur les spécificités sociologiques et/ou historiques des théâtres de ces tragédies d'un autre âge.

Le silence ou la diversion devant tant de mépris de la vie humaine de la part des personnalités et des institutions de la religion musulmane, si prompts à désigner à la vindicte publique des caricaturistes, des écrivains, des jeunes qui rompent le jeûne ou des femmes jugées hors normes, ne peut que déplacer ces drames sur le terrain de l'essence religieuse même. Jusqu'à quand toute critique de l'Islam restera-t-elle irrecevable et condamnera ses auteurs à la géhenne des pouvoirs de fait, de bricoleurs de fat-

Par Ouamar Saoudi, secrétaire national du RCD

was et d'imams de tout genre ? L'objet ici n'est pas de traiter des questions savantes inhérentes à l'Islam, son histoire et son évolution – il serait plus juste de parler de la régression ambiante instaurée autour de cette religion. Au-delà des ravages produits par une école qui a mutilé l'histoire et la mémoire des nations et des pouvoirs usurpateurs qui ont perverti nos sociétés, il est vital de déterrer, pour les tendre au plus vite, les ultimes ressorts de la raison dans un monde islamique où la victimisation, le dogmatisme et le conservatisme ont trop longtemps pris le dessus pour transformer le citoyen en un croyant déresponsabilisé de tout et habilité, néanmoins, à décider du destin de l'homme quitte à ce que ce destin se transforme en cercueil.

Quand ils ont l'opportunité, les idéologues s'acharnent toujours à prouver que leur modèle est le meilleur pour l'humanité et que les dérives, si sanglantes soient-elles, ne sont que des «maladies infantiles», selon la célèbre formule dont Lénine accabla les gauchistes.

On sait aujourd'hui ce qui est advenu du communisme, de ses crimes, de sa gauche et de sa droite, bref de toutes les idéologies inaccessibles à la critique. Faudra-t-il attendre que l'islamisme fasse autant de victimes que le communisme ou le nazisme pour, enfin, accepter d'apprendre de l'Histoire ? Est-il fatal que pour quitter le terrain marécageux de l'idéologie et de l'argent, l'Islam doit passer par l'acharnement commis contre la vie humaine et en son nom ?

O. S.

* Mohamed Arkoun écrit dans *Humanisme et Islam* en page 181, Éditions Barzakh : la révolution dite islamique en Iran a converti par la voie de l'absurde un grand nombre de citoyens qui avaient misé sur cet événement «libérateur»

Je suis triste !

Pendant que les 3/4 de la planète affirment «être Charlie», un milliard de musulmans défilent pour se proclamer Mohammed, Prophète vénéré de l'Islam.

En Algérie, quelques centaines de personnes ont marché en cassant tout, détruisant le bien public sans aucun égard pour leurs compatriotes.

Un des slogans était «Je suis Mohammed» scandé dans une clameur blasphématoire. Qui peut aujourd'hui se prétendre «être» le Prophète ? Qui peut oser se substituer à une volonté que le Messager de Dieu n'a jamais exprimée, ne laissant aucune directive quant à ses successeurs.

Nous sommes devant une grande et inquiétante interrogation.

S'il est possible de comprendre la grande émotion suscitée par les actes posés par *Charlie Hebdo*, il m'est difficile d'accepter qu'un amalgame soit fait entre les caricatures, l'Islam, le Prophète et les événements sanglants et dramatiques qui ont endeuillé la société algérienne durant la triste «décennie noire et rouge» et qui frappent encore en Syrie, en Irak, en Libye et au Nigeria.

J'entends de nombreuses voix, même

dans des camps adverses, qui dénoncent le silence des pays qui se disent démocratiques lors des attentats qui ont décimé une grande partie de l'élite intellectuelle et les journalistes algériens en prenant des innocents, femmes, enfants, personnes âgées en otage.

1 mort est un mort de trop ! Quelles que soient sa religion, la couleur de sa peau, ses convictions politiques, son ethnie ou sa langue.

Pourtant, il y en a eu 200.000 en Algérie, des milliers à Gaza, et dans ces pays «maudits par le pétrole» du Proche et Moyen-Orient.

200.000 qui attendent encore que justice soit rendue. Pas celle de l'État régalien qui décide toujours dans le sens de son poil, mais la justice et la reconnaissance du peuple algérien qui s'est résigné à accepter son sort comme une fatalité.

Je sais, on pourrait me dire : où était cet Occident des Lumières qui a érigé la liberté d'expression en un dogme à sens unique lorsque nous pleurons nos disparus ? Peu importe où il était !

Dans le journal *Le Devoir* (Montréal) Muriel Koukoï, d'origine béninoise, qui

participait à la vigile organisée à Montréal par un collectif de membres de la diaspora africaine, dit :

«On a besoin d'aide, c'est vrai. Mais nous-mêmes, nous ne nous mobilisons pas en Afrique. Ça m'a fait réagir de voir le continent se mobiliser pour *Charlie*. Loin de moi l'idée de minimiser ce drame, mais avant d'aller balayer la cour du voisin, on doit s'occuper de nous-mêmes.»

Où étaient donc ces nouveaux porte-étendards d'un Islam caricaturé lorsque leurs propres frères et sœurs étaient sauvagement assassinés ?

Où sont-ils ces courageux casseurs qui se taisent lorsque des musulmans, comme eux, se font exploser dans les rues de Baghdad ? Lorsque Gaza se tient debout dans l'indifférence, que font-ils ces matamores qui insultent le monde entier qui serait coupable de toutes les turpitudes en continuant leur lucratif «business» ?

Ils dénoncent tout et rien dans un melting pot indigeste. L'Occident dont ils rêvent, les voitures de luxe, les résidences au bord de la mer, le sionisme, la berbérerie, la langue arabe... en ponctuant

Par Aziz Farès



leurs discours par une kyrielle d'injures blasphématoires que les oreilles les plus sourdes ne sauraient accepter.

Din babek, din oummouk, din rabek, font partie du vocabulaire de ces princes de l'absurde qui continuent dans l'ignorance à croire qu'ils croient. Alors qu'ils ne croient même pas en eux car, injure suprême, en s'attribuant le droit de vie et de mort, ils croient être Dieu.

Je suis triste.

A. F.